A hand is shown holding a bouquet of three flowers against a background of a wooden fence. The bouquet consists of two red flowers and one yellow flower. The text 'nouvellettes' is written in a stylized, yellow and orange font across the middle of the image.

nouvellettes

en bouquet

La Nouve

Hors-série - octobre 2023



Les nouvelles

La Nouvelle est un site internet créé en août 2022 par l'association *La Piterne*.

Quatre copains se lancèrent dans l'aventure, sans savoir au juste vers quoi ils s'embarquaient ; leurs principales motivations étaient de faire quelque chose ensemble et promouvoir le format court, un de leurs goûts communs.

Afin de diversifier leur « grande idée », ils ont lancé un concours de nouvelles. Rien d'original, puisque leur initiative entraina parmi les 250 et plus de l'année !

Deuxième création : la lettre d'information hebdo... une de plus, direz-vous et vous aurez encore raison.

Alors, troisième trait de génie : ouvrir les colonnes de cette lettre insipide en faisant appel aux lecteurs, les invitant à présenter non pas leurs opinions de réseau social, mais de très brèves nouvelles, si courtes que le suffixe – *ette* leur fut collée : les **nouvellettes** étaient nées.

Timides dans les premiers temps, les lecteurs vinrent par vague, puis par flot, semaine après semaine.

Une autrice avoua même « se prendre au jeu », elle s'efforçait d'en écrire, traquer les adverbes, supprimer les mots en trop, réduire les phrases au minimum vital. *La Nouvelle* se demande si cette sabreuse alerte ne mérite pas le titre d'*Impératrice de la nouvellette*.

Mais à quoi sert un titre s'il n'est pas exhibé ? Un tel couronnement n'aurait-il pas la triste répercussion de décourager les autres ?

L'idée farfelue est donc confinée dans son carton et la titulaire conserve sa modeste discrétion.

Définition de la nouvellette

Chaque semaine, la lettre d'information rappelle les articles publiés sur le site, quelques informations spécifiques réservées aux abonnés et un texte de 600 à 1 000 signes (titre et espaces compris), représentant une histoire complète, pas un épisode de feuilleton. Liberté de thème, de genre, d'ambiance, de style... Ainsi sont définies les règles des nouvellettes auxquelles se sont soumis des amateurs, de manière fréquente ou exceptionnelle, rituelle ou unique.

Les auteurs peuvent continuer à composer des nouvelles. La rédaction se réserve le droit de les adopter (100 % des envois) ou de les écarter (celles de l'équipe). Les textes à caractère raciste, sexiste, diffamatoire ou jugés irrecevables sont retirés sans préavis.

La seule récompense pour avoir franchi la sélection sont la gloire et la fierté du travail bien fait. En aucun cas, l'auteur ne peut réclamer ou exiger une autre récompense ; il peut se valoir à l'extérieur de la distinction reçue.



Exception parmi les exceptions

L'animateur de l'association *La Piterne* est un écrivain comme tant d'autres, il se targue d'être *l'auteur le plus méconnu des lecteurs* : c'est son seul titre de gloire.

Pour rédiger un roman qui lui tient à cœur, il a cherché une formule l'isolant des obligations quotidiennes et ménagères, une mise à l'écart à l'instar de Georges Simenon qui s'enfermait pour rédiger.

Jean-Patrick a trouvé une résidence artistique de la mi-septembre à fin octobre 2023. Pendant cette période, il s'éloigne de *La Nouvelle* ; les copains restants craignent de ne pas être à la hauteur ! Il est donc convenu de mettre le site et la lettre en sommeil... au grand désespoir des auteurs de *nouvellettes*.

La main sur le cœur, l'équipe de *La Nouvelle* a cherché comment consoler ses lecteurs et trouvé la solution simple, modeste et amicale : ainsi naquit ce numéro exceptionnel hors-série.

Les nouvellettes sont présentées en vrac, sans sommaire, ni classement, une cacophonie de genres, de styles, comme un moment passé entre amis, sans préséance : chacun prend la parole*. Le recueil inclut les textes présentés dans les lettres d'info et ceux engangés en septembre 2023.

* corrections minimales, les coquilles restantes sont de Saint-Jacques !

Publication de l'Association *La Piterne*
Directeur de publication : Jean-Patrick Beaufreton
Illustrations issues de Pixabay.com
ISSN : 2969-5988

L'univers

Prout ! « Mes fesses me parlent mais je comprends rien à ce qu'elles me disent ! » s' alarma le garnement auprès de son papounet qui, à la nuit tombée, partagea cette innocence à son épouse dont le rire attendri engagea un baiser exquis, des pirouettes sous la couette et, à l'aube, un réveil si ensoleillé qu'elle convia ses amies pour une gâterie chocolatée, recette peu calorique sitôt postée sur les réseaux sociaux puis lue par une professeure en Chine qui l'imprima, au grand dam de ses élèves n'y comprenant que dalle, ce qui amusa un extraterrestre aux yeux globuleux réputé être le meilleur espion galactique, indétectable dans sa soucoupe et pourtant ignorant d'être lui-même observé par les déités en charge de la préservation des espèces sidérales, toutes d'une valeur capitale, jusqu'à ce que l'inaliénable volonté de l'Architecte, le bien-nommé Indétrônable, fasse retentir l'ultime dénouement, la fin de cet univers avant un nouveau Cycle cosmique, un prochain Big Bang !

Thomas Lop Vip

Au garage

Elle sort de son bureau pour la pause de midi, marche vers sa voiture : une des vitres est fracturée. Des éclats de verre jonchent le sol. Un acte de vandalisme perpétré sans doute par un petit voyou.

Le directeur lui conseille de se rendre dans un garage où la réparation sera immédiate. En colère, elle prend du retard dans son travail. Son collègue accueillera les clients à sa place, mais elle craint de rater un contrat.

Elle dépose sa voiture. On lui montre une salle d'attente. Elle préfère sortir, marcher un peu.

Elle aperçoit un salon de thé. Quelques vieux clients sont attablés. Ils jouent au jacquet. Émue, elle revoit son grand-père y jouer avec son père. Elle entre, commande une tisane et s'initie au jacquet. Après une heure, on lui téléphone. Sa voiture est prête. Elle reprend un thé et continue à jouer jusqu'à la fermeture du salon.

Elle a passé un après-midi délicieux. Elle aimerait pouvoir remercier celui qui a brisé sa vitre.



Michèle Peyrat

L'éveil

Il se dresse devant moi nu, glabre et décharné. Mon regard amorphe glisse sur sa carcasse brunasse.

L'air s'adoucit et emporte les derniers voiles de l'hiver. Miracle, une subtile métamorphose s'opère en nous. Mes yeux secouent leur torpeur et recouvrent une acuité enfouie depuis des mois. Sa silhouette se gonfle peu à peu de mille rondeurs, de plus en plus perceptibles, prémices d'une senteur fugace et enivrante.

Ce matin, dans la fraîcheur de l'aube, il revêt son exubérante robe virginale. Insolent, il rayonne de sa beauté éphémère dans le jardin assoupi et me présage une journée merveilleuse.

Le magnolia est en fleurs.

Odette Deffet

Ainsi va la vie

Ce matin, il me faut beaucoup de motivation pour me lever. Mettre un pied par terre puis l'autre. Assise au bord du lit, je jette un œil au réveil. Oups ! Déjà 6h30, il faut accélérer le mouvement.

Pas le temps de traîner. Allez courage.

Petit arrêt pipi et vite enclencher la cafetière. L'odeur du café frais se répand dans la cuisine. Une bonne tasse ça ravigote. Le grille-pain recrache deux belles tartines que je déguste avec de la confiture d'abricot. Un régal ! L'heure tourne.



Vite sous la douche. Plaisir de l'eau qui ruisselle sur mon corps : savonnage, shampooinage, rinçage, séchage. Tiens on dirait une pub pour un lave-linge.

Petit coup de sèche-cheveux. Pas le temps pour un brushing. J'enfile une robe, un peu de blush, soupçon de rouge à lèvres.

Deux gouttes de parfum derrière les oreilles et me voilà prête.

J'enfile des sandales à talon compensé qui me grandissent me donnant confiance en moi. J'attrape mon sac à main, mes clés et le monde m'appartient.

Lola Pervenche

Table d'hôtes

Depuis notre installation à la campagne, nous proposons une table d'hôtes aux visiteurs de passage. Au jardin, les plats sont disposés sur la souche d'un arbre. Certains viennent manger en groupe bavardant bruyamment. D'autres plus effacés dînent seuls. Notre table a bonne réputation.

Chaque jour, les amateurs se bousculent. Quand nous partons en vacances, ils se pressent dès notre retour et retrouvent leurs habitudes. Nos menus sont variés et nos convives apprécient tous nos plats. Nous accommodons les restes pour lutter contre le gaspillage, seules les bette-raves rouges ne trouvent pas acquéreurs. Un escadron de pies attend mon départ avant de plonger sur un reste de pâtes. La corneille, plus audacieuse, fonce sous mes yeux, un ravioli dans le bec. Le chat de la voisine vient tous les soirs grappiller l'un ou l'autre morceau de viande. L'écureuil adore le fromage. Quant au renard, discret, il ne se déplace que pour le service de nuit.

Michèle Peyrat

La coccinelle du métro

À peine assise sur un siège du métro de la station Basso Cambo, je vis une coccinelle se promener sur ma main. Je m'étais garée au bord d'un massif et pensais qu'elle s'était posée sur moi à ce moment-là. Elle attira l'attention de mon voisin :

— Du bonheur pour la journée ! dit-il.

Et ce menu événement nous amena à papoter.

Une dame le remplaça qui remarqua aussi la coccinelle circulant rapidement sur mon poignet.

— Elle a combien de points ? fit-elle.

— Trois points de chaque côté !

Elle s'exclama :

— Du bonheur pour toute la journée !

La jolie bestiole s'envola puis se posa sur sa main et, quand la voyageuse consulta son portable, la créature ailée ne bougea plus.

Nous descendions toutes deux à l'arrêt Marengo et la coccinelle, d'un nouvel envol, alla se poser sur une jeune fille.

Mais depuis quand la coccinelle se trouvait-elle dans la rame ? J'imaginai un dispositif consistant à lâcher des coccinelles dans le métro pour apporter du bonheur aux voyageurs.

Joëlle Caujolle

Petit et grand

Busy roule entre ses mandibules la miette de pain qu'elle a chipée sur les genoux d'une femme assise au pied du Trocadéro.

Busy porte haut le fruit de sa rapine pour en donner l'information à ses congénères planquées dans une fissure de la pierre.

Soudain, la bestiole se fige en découvrant, au bout de l'immense esplanade, un mastodonte de fer aux pieds énormes, s'élançant dans le ciel à une altitude impossible à évaluer. Serait-ce une maison d'humains où sont planqués des délices dans les entrelacs métalliques ?

Mais Busy n'a pas le temps de disperser ses phéromones. Elle s'enfonce dans le sol sous la semelle de la femme qui quitte sa place. Par chance, un caillou roule sous son pied et sauve Busy de l'écrasement. Elle déplie alors ses antennes et s'engouffre dans la muraille en stridulant : « garde-manger en vue ! »

En rejoignant son guichet au pied de la tour, la femme n'est plus qu'une petite silhouette noire.

Elle ne se doute pas qu'elle précède une armée en marche.

Laure Gobron-Houssière

Une vie d'uniformes

Oh le joli ange !

Entre gigoteuse et barboteuse, Gabriel gazouillait, mais le poupon grandit et préféra les déguisements de cowboy, d'astronave ou de magicien à sa tenue d'écolier, une fripe détestée, dès que possible cachée sous une blouse de chimie. Seul le slip à la piscine était plus honteux !

Des attirails que Gabriel supporta jusqu'à l'armée où il porta le képi, les emblèmes républicains et le blason des secouristes : autant de fiertés patriotiques qui n'égalèrent pas le prestige du trois-pièces de son mariage.

Époux en toque pour de petits plats mijotés, papa bricoleur en salopette, Gabriel chaussait rarement les pantoufles. Retraité actif : pompier volontaire le week-end, parachutiste une fois, motard en été, cycliste passionné... et père Noël chaque fois que possible. Jusqu'à son dernier costume, cravate noire et manchettes dorées, que Gabriel admira tout en flottant au-dessus de son propre cercueil, auréolé et vêtu d'un drap blanc.

Oh le joli ange !



Thomas Lop Vip

Décontraction exigée

France lit l'invitation de Jules et sa seule consigne : *décontraction exigée*. Quel oxymore ! Elle est aussi émue qu'à leur première rencontre : elle espère tant que ce sentiment soit réciproque.

Décontraction veut dire tenue sportive : Jules est un adepte de la course à pied.

France sort de sa garde-robe un pantalon en de Nîmes à assortir de chaussures de sport plus adaptées que ses riches. Elle se rend donc dans ce magasin où elle déplore la consonance anglaise des articles. Professeure de lettres, elle refuse les anglicismes assassins de la langue de Molière, les prononcer lui est impossible. Elle ne sait que faire devant le rayon. Un vendeur vient à sa rescousse. Elle désigne du doigt, sans un mot, une chaussure.

Elle est au rendez-vous dans sa nouvelle tenue. Elle sent ses joues s'empourprer sous le regard de Jules la balayant de pied en cap.

Le jeune amoureux lui susurre au creux de l'oreille :

— Les paniers dont tu t'es chaussée sont très jolis !

Laure Gobron-Houssiere

L'ami de Mia

Depuis un an, Mia et moi sommes inséparables. Elle ne fréquente plus personne en dehors de l'école et me consacre tout son temps. Je suis installé chez ses parents et ne vois plus aucun des miens. Ils me manquent. Ma grande sœur, à la voix si basse, s'égarait parfois dans des caves enfumées où l'alcool coule à flots, mais on se retrouvait souvent dans de nobles lieux pour des rassemblements animés. Mes rencontres avec mes petits frères ne se limitaient pas aux grandes réunions. Nous partagions des moments feutrés et pleins d'intériorité. Le plus grand des deux est très sérieux, le plus petit, ce coquin un rien dominateur, ne dédaigne pas s'encanailler dans des roulottes et chanter au coin du feu. Avant de vivre avec Mia, j'ai connu les bras d'autres partenaires et j'ai voyagé. C'était le bon temps !

— Mia, dépêche-toi ! Tu vas arriver en retard à ta leçon de violoncelle, braille une voix discordante venue du salon.

— On descend, dit-elle en m'empoignant.

Odette Deffet

Lézarder

La garde à vue s'éternisait un peu.

L'inspecteur Détravo, s'évertuait à revenir à la charge, sans laisser une seconde de répit.

Les questions s'enchaînaient, se répétaient.

Il tentait de pénétrer le cerveau reptilien de sa victime. Il tournait autour de sa chaise avec lenteur.

Ses cercles faisaient songer au vol plané de la buse variable, qui se laisse porter par les courants d'air, prête à fondre sur sa proie.

Son manège finissait par donner le tournis.

Le suspect, qui avait été surpris en train de lézarder, à bout de nerfs, passa aux aveux :

— Je n'ai rien fait, je suis coupable.

Jocelyn Héritier

Sous la douche



J'entends ton chant sous la douche.

La douche qui chante elle aussi, vos chants se mêlent.

Tes cheveux s'emmêlent sous mes doigts, mes doigts qui caressent ta peau.

Ta peau qui sent le coton.

Le coton de ton tee-shirt sur ton dos.

Ton dos chaud sous ma main.

Ma main humide d'avoir caressé tes cheveux.

Tes cheveux qui s'emmêlent de plus en plus, sous ma caresse.

Ma caresse qui fait chanter ton corps.

Nos corps qui s'emmêlent comme tes cheveux.

Nos corps qui glissent sous la douche.

Livia Léri



En route

La mère lance les injonctions habituelles :

— Termine ton assiette... Lave-toi les dents... Prends ton sac... Habille-toi... Mets tes chaussettes, tes chaussures... On y va !

L'enfant attrape les mots, tente de les conserver. Certains résistent, puis s'en vont. La mère empoigne son sac, se maquille les lèvres, met son manteau.

Ils sortent de l'appartement main dans la main. Ils marchent vite. Ils sont en retard.

Le temps est maussade. Le vent souffle. Il a plu, il va encore pleuvoir.

La mère accélère le pas. L'enfant ne dit rien. Il se concentre sur les mots de la mère.

Ils aperçoivent l'école. Elle regarde sa montre. L'enfant ne sera pas en retard.

Arrivés devant la porte, elle se penche et tente d'apercevoir la couleur des chaussettes de l'enfant. Ses pieds sont nus dans les chaussures.



— Où sont tes chaussettes ?

— Je ne sais pas. Elles ont disparu, répond l'enfant.

La mère éclate de rire, l'embrasse puis le pousse vers l'entrée.

Michèle Peyrat

Entre deux cris

Ouiiii ! orgasme Nadine, reins cambrés, paupières pillonnantes et cheveux sensuellement ébouriffés. Son époux, viril et luisant de sueur dans l'effort, se retira doucement de son entrejambe après avoir déposé sa semence : légion de têtards vigoureux qui perdirent millions des leurs durant l'odyssée qui menait à l'ovule.

Ce sanctuaire primordial à une seule porte laissa pénétrer l'unique vainqueur, l'écu en droit de féconder la matrice et de marier ses gènes.

Ô magie, l'embryon prit vie.

Limace retraçant l'évolution de l'espèce depuis ses origines, devenant au fil des semaines lézard, puis singe et enfin bipède. Le fœtus suçait son pouce et donna de gentils coups de pied, discrète façon de remercier pour le bonheur de ce bain chaud où résonnaient deux cœurs patients.

Vint la délivrance, première aventure vers le nouveau monde gagné au prix de contractions et de poussées, tunnel au bout duquel la lumière fut. Ouin !

Thomas Lop Vip

La liberté, au quotidien

Le journal fait toute la différence entre eux. Parce que la vieille, elle, est restée à la maison toute la semaine à repasser et raccommode, et lui, le vieux, il est allé au village chaque jour, voir les copains, boire un verre et surtout lire le journal.

Elle aime bien l'entendre faire entrer le monde dans leur pavillon par la porte de papier. Mais elle lui en veut un peu, à ce journal qu'elle ne lit pas, et qui donne au vieux cette supériorité, cet élan, ces histoires à raconter. Les Palestiniens, les économistes, les champions sportifs et même les morts des petites annonces sont ligüés avec le vieux pour la réduire au silence.

Demain, dans un formidable élan de liberté, elle ira au village acheter le journal.

C'est vrai qu'elle ne sait pas lire et alors ? Elle devinera avec les images, comme elle a fait naguère pour le permis de conduire. Elle aura les pages sous les yeux et dans les mains. Elle sera celle qui a le journal.

Xavier Corman

Guerre de gastéropodes

Descendue dans mon jardin, je distingue une armée de limaces tapie sous les feuilles, dans les trois plates-bandes de mes fraisiers.

Je suis désespérée devant cette légion, quand, du sol, me parvient la petite voix d'une de ces bestioles répugnantes.

Elle se dresse vers moi et susurre en bavant :

— On nous a chassés du jardin voisin à grands coups de pesticide. S'il te plaît, laisse-nous ces fraises !

Je lui réponds :

— Mais alors je ne pourrai plus faire de confitures !

La loche, dans un nouveau jet de mucus, me dit :

— Je te suggère un marché : nous ne nous rassasierons que de la plate-bande n° 1.

Devant mon air étonné, elle précise :

— Eh oui, nous savons compter jusqu'à 4 ! Et puis...

Incroyable ! Elle me propose, en outre, de lancer son armée contre les dévoreurs de mes laitues de la plate-bande n°4, tout en s'engageant à respecter ces salades.

Sur fond de compromis, se livrera alors le combat sans merci, des sans-logis contre ceux qui jouissent d'une coquille.

Laure Gobron-Houssiere

Maxime

Maxime n'avait toujours pas trouvé de travail et préférait s'enfermer dans sa maison pour éviter les questions gênantes. Au bout d'un mois, il n'en pouvait plus. Il finit par sortir et personne n'osait lui demander si ses nombreux efforts avaient porté leurs fruits. En effet, il déposait ses dossiers partout. Ce jour, son visage était si froissé que beaucoup craignaient qu'il décharge sa colère sur quelqu'un. Il prit du pain à la boulangerie et en partant, il entendit :

— Mais avec quoi vas-tu manger ça ? Tes voisins disent que tu n'as plus de quoi vivre !

Tous s'attendaient à ce qu'il se défoule sur la fameuse vieille mégère du quartier, mais il ne dit rien et retourna chez lui. Il ressemblait peut-être à un fou avec son apparence peu soignée, mais il ne voulait pas manquer de respect à cette femme âgée qui disait tout haut ce que beaucoup pensaient et murmuraient tout bas.

Le soir même, elle l'invita dîner chez elle et il se rendit compte qu'elle était adorable et très généreuse.

Mily Wonder

Stridulation

Sur la terrasse de la maisonnette de montagne, un insecte gris à très longues antennes m'intrigua.

— C'est un longicorne noir se nourrissant de vieux bois, il n'attaque pas la charpente.

Je portai l'utile recycleur plus loin pour le sauver des griffes du chat Maké.

Rentrée chez moi, je fus réveillée à l'aube par une forte stridulation. Mon cerveau embrumé me suggéra qu'il s'agissait du longicorne ramené par erreur dans mes bagages. Il avait dû grandir puisque son sifflement intermittent était intense. J'imaginai sa taille à la puissance dix, cette pensée terrifiante finit de me réveiller et me poussa hors du lit.

Buvant mon café, je jetai un œil sur la pendule lorsque retentit le cri intrigant, alors je me livrai au calcul de l'intervalle de temps entre deux stridulations. Toujours trente secondes.

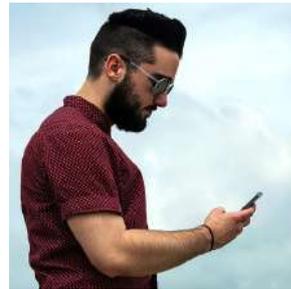
Un objet ? L'alarme de la porte ? Le four ? Non. Le détecteur de fumée oublié sur l'étagère ?

Lorsque je le saisis, il me stridula féroce dans la main, la pile était à changer.

Joëlle Caujolle

Impatience

L'homme trépigne devant la porte et regarde sa montre avec impatience. Une femme apparaît à la fenêtre et bientôt fait entrer tout le monde dans le bâtiment. On le laisse passer le premier. D'un pas assuré, il se dirige vers les présentoirs. Enfin, il le tient en main ; le dernier modèle de téléphone portable qu'il désire depuis des mois, tel un enfant attendant Noël. L'achat prend quelques minutes. Il s'empresse de payer, remercie la vendeuse et ressort du magasin.



Une fois dehors, il affiche un sourire béat. Dans un instant, il publiera ses nouvelles photos sur les réseaux sociaux. Soudain, il entend une femme appeler :

— Monsieur, monsieur, attendez.

Il se retourne et voit une des vendeuses courir derrière lui.

— Je crois que vous avez oublié quelqu'un.

Sans un mot, l'homme récupère le landau qu'elle pousse vers lui. Jeune papa, c'est sa première sortie, seul, avec son enfant.

Michèle Peyrat

Un bonheur assassin

Aux portes de l'enfer, j'ai vu un ange assis. Ses ailes de cristal étaient teintées de gris. Sortant de mon séraïl, j'ai regardé vers lui et dans ses yeux de verre j'ai vu le paradis.

J'ai vu les jours heureux, les projets et la vie. J'ai vu l'air malicieux d'une fille jolie.

J'ai vu son doux sourire et j'ai pleuré de joie.

Puis, l'ange vint à rire en s'approchant de moi. Il m'a donné ses yeux pour que je voie la vie. Il m'a donné ses larmes pour que je pleure un peu puis il a fait un vœu, mais ne m'en a mot dit et, comme va une âme, il s'envola aux cieux.

Les portes de l'enfer, alors, se sont ouvertes et je fus spectateur d'un bonheur assassin à l'armure de fer et d'épines couverte qui déchira mon cœur, ensanglantant mes mains.

Condamné au bonheur de mon amour perdu, enchaîné à ce cœur qui battait bien plus pour son amour naissant que pour le nôtre, hier, j'observai, maudissant les murs de mon enfer.

Pierre Pellegrini

Entente pas si bête

Le couple en avait marre de cette vie sans saveur. S'ils restaient ensemble, c'était plutôt par obligation que par amour. Alors dès que Marie a trouvé un pied-à-terre, elle n'a pas hésité : divorce et déménagement au programme.

Se retrouver seule alors que lui vivait encore avec les deux petits, elle ne l'a pas supporté longtemps et les querelles reprisent de plus belle :

— C'est toi qui a choisi de partir.

— Mais ils sont à nous deux, on les a eus ensemble.

L'avocat tenta une conciliation, mais la répartition déplit aux adversaires : ce n'était qu'une suite de disputes sur les jours, les heures, les sorties, les repas et mille autres détails qu'ils avaient vécus au quotidien, sans même s'apercevoir de leurs divergences.

Enfin, ils trouvèrent un point d'accord :

— Tu gardes le teckel, moi le yorkshire et on échange pour les vacances.

Le juge donna son accord. Comme la garde alternée des animaux n'entre dans aucun texte de loi, la décision pourrait faire jurisprudence.

Robert Faune

Le grand départ

Ah, la grande aventure, les espaces infinis, les sensations fortes... Tu l'as tellement désiré, ce voyage. Tu as comparé les prix des billets, potassé les guides. Parfait pour occuper ton début de retraite. Question valise, mieux vaut être prévoyant : doudoune, maillot de bain, pour affronter tous les revers de fortune.



Tu coupes le chauffe-eau, fermes la porte à double tour, plantant la valise inutile sur le paillason.

Au retour, tu enclencheras le chauffe-eau, savoureras devant un whisky ton périple autour du pâté de maisons.

Ah, la grande aventure du bout de la rue, les espaces infinis, les sensations fortes...

Livia Léri

Mamadou

Mamadou est né en Afrique. Maintenant, dans le pays des blancs, il vend des pacotilles aux coins des rues. Il vagabonde au long de rues inconnues, en rappelant les plages de l'Océan et le bois sacré, avec les fétiches des ancêtres.

L'obscurité l'attrape au milieu des rizières. Le reflet de la lune sur l'eau lui rappelle son pays. Il s'accroupit sur les talons. C'est alors qu'il voit une sirène blanche, les longs cheveux qui semblent des serpents.

C'est la Dame des eaux, qui se montre aux pêcheurs dans les lagunes d'Afrique. Le chant des grillons et des grenouilles monte au ciel. Il descend dans l'eau. Ses jambes s'entrelacent avec la queue de sirène, les cheveux d'elles l'enveloppent, sous la flamme d'une raffinerie de pétrole. C'est le sabbat d'une nuit, sans témoin.

Le lendemain, un baobab, dans le champ, tendra au ciel ses branches nues, comme des griffes. Au bord de la rizière, un petit *grigri* en cuir, orné d'une coquille de rivages éloignés.

Alberto Arecchi

Quelle bonne nouvelle

Un jour, le petit Rougear alla en catastrophe chez sa maman qui pensa qu'il y avait un grand problème. Rougear s'assit et lui fit signe de la main d'attendre.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Demanda sa mère

— Un peu de patience !

— On aurait dit que quelqu'un te poursuivait.

— Personne ne me poursuit. C'est Yasmine !

— Yasmine ? Ton amie de jeu ? Elle a un souci ?

— C'est elle et elle va bien. C'est moi qui ne vais pas bien.

— Je ne comprends pas !

— Quand je l'ai aperçue, mon cœur s'est mis à battre très fort... Boum boum boum !

— Vous êtes en froid tous les deux ?

— Non, c'est pourquoi je t'ai dit que j'ai un problème. Je ne sais pas pourquoi j'ai fui.

Sa maman se mit à rire puis lui répondit :

— C'est l'amour mon enfant. Tu es très précoce ; à 5 ans tu ressens déjà d'intenses émotions ? Tu me surprendras toujours

— Je ne suis pas malade mais juste amoureux ? Quelle bonne nouvelle !

Rougear mit la main sur sa poitrine, sourit puis se mit à danser de la rumba.

Mily Wonder

Une histoire à dormir debout

Embauchée depuis peu, je découvre aujourd'hui mon lieu de travail. À l'intérieur, derrière la vitrine aux vitres fumées, tout est sombre. Mon recruteur m'accueille sur fond de musique douce.

— Venez voir les produits que nous commercialisons, me dit-il d'une voix feutrée à l'image de sa boutique.

Mes yeux s'accommodent à la pénombre : je distingue des meubles dressés comme des colonnes sous un plafond bleu nuit, étoilé.

— Nous les exposons ainsi en situation et dans les meilleures conditions, d'où cette ambiance apaisée, explique mon nouveau patron. Notre concept s'adresse à une clientèle essentiellement composée de personnes sensibles au poil de chat. Nous voulons les aider à profiter d'un sommeil réparateur sans risque d'allergie. La verticalité du lit empêche n'importe quel chat de s'y prélasser. C'est sans danger pour le corps du dormeur maintenu par une sangle. Il s'habitue vite à sa position... À vous de le convaincre.

Laure Gobron-Houssière

La Nouve accueille vos nouvelles
600 à 1000 caractères, titre compris.

Plusieurs foies

L'enfant a le cœur gros. Elle n'a jamais quitté papa et maman. Pour la première fois, elle est à la mer en colonie de vacances.

Là, aux repas, la viande est découpée en petits morceaux, pour la facilité des enfants. Chacun se sert comme il veut, mais ce qui est déposé dans l'assiette doit être mangé. Aujourd'hui, morceaux de bœuf au menu. Elle adore et se sert généreusement. Horreur ! Ce n'est pas du bœuf mais du foie de veau. Elle le déteste. L'assiette terminée, elle s'en va vomir dans les dunes.

Autrefois, l'enfant adorait le foie de veau, mangeait cru, les morceaux que maman préparait, jusqu'au jour, où une voisine a stoppé net son geste alors qu'elle s'apprêtait à avaler un morceau de foie destiné au chat.

— Le foie pour le chat ne convient pas aux enfants, déclara la voisine

Elle oublia l'anecdote, mais gardera toute sa vie une répulsion pour tout type de foie.

Michèle Peyrat

Le puits

Il s'approcha du puits, lissa du plat de la main droite son front et la secoua au-dessus de la cavité, fit de même à gauche, jusqu'à ce qu'il se sente entièrement débarrassé de toutes ses idées noires. Cela faisait en tombant un bruit mat qui s'amenuisait jusqu'à disparaître.

En retour, il fut surpris par un nuage translucide qui flottait à présent au-dessus du puits et jouait avec la lumière du jour en de microscopiques perles.

Il était temps de se mettre au travail, sortit de l'étui massettes et ciseaux pour sculpter une grosse pierre calcaire dressée au bord du plan d'eau entouré d'un luxuriant jardin fleuri. Il se sentait prêt, il avait hâte.

— Autant de vides que de pleins, songea-t-il en commençant à dégrossir la pierre.

Entre deux feuilles de nénuphar, une carpe orangée l'observait de ses yeux ronds :

— N'oublie pas que je dois passer dans les trous ! fit-elle

— Bien sûr ! marmonna-t-il avant de se rendormir.

Joëlle Caujolle

La semaine



Il y avait autrefois, dans un pays d'Orient, un cheikh aux six épouses. Il cherchait la parfaite beauté, mais il ne l'avait pas encore rencontrée.

La première était dépourvue d'un œil, la seconde était boiteuse, la troisième avait une main paralysée, la quatrième une seule oreille, la cinquième n'avait qu'une narine et la sixième... un seul bras.

Un jour, le cheikh connut une fille très belle, les yeux aussi profonds que la mer. Il l'épousa, convaincu de réaliser son rêve d'amour. Malheureusement, la fille était terriblement stupide. Un caprice après l'autre, jusqu'à épuiser la patience du mari. Enfin le cheikh, en colère, dégaina son cimeterre et lui coupa la tête, puis il la fit momifier, pour garder sa beauté.

Depuis lors, le cheikh passa ses nuits – à tour de rôle – avec ses six épouses, mais la septième nuit il se rend à la plage pour prier que les vagues lui apportent, un jour, l'épouse parfaite. Voilà l'origine de la semaine : un jour sur sept consacré à la prière.

Alberto Arecchi

À ce train-là

La jeune journaliste veut prouver qu'elle est capable de mener une interview en direct. Armée d'une caméra et d'un micro, elle file à la gare en quête d'un voyageur gêné par la grève du jour.

Maryse est heureuse de prendre la parole, elle n'a pas sa langue dans la poche pour exposer son calvaire quotidien et pleurnicher sur les horaires fluctuants.

Quand elle parle des locomotives en panne, un convoi entre en gare.

Pendant qu'elle explique les retards fréquents à l'arrivée, les voyageurs montent en voiture.

Au moment où elle aborde les contrôleurs mal lunés, les portes se ferment.

Quand elle termine ses regrets sur les sièges défoncés, le train s'est déjà élancé.

— Oh, merde, s'exclame Maryse en direct devant la caméra, c'était le seul de la journée.

La jeune journaliste est désormais considérée comme une excellente reporter... qui sait reporter les voyages !

Rose Langevin

Mon père

Mon père me demande de le conduire au supermarché pour s'acheter deux trois plats cuisinés. Depuis le décès de ma mère, il se nourrit seul, aidé de son four à micro-ondes. Je le dépose devant le magasin avant d'aller me garer sur le parking. Je l'attends dans la voiture puisqu'il n'en a que pour quelques minutes.



Après une demi-heure, il n'est toujours pas de retour. Je commence à m'inquiéter et j'entre à mon tour dans le magasin. Je balaie du regard le rayon des plats préparés, puis celui des surgelés. Aucune trace de mon père.

Je parcours les allées du supermarché. Il n'est nulle part.

J'interroge les caissières, des clients, leur décrivant sa grande taille et sa démarche claudicante. Personne ne l'a vu.

De plus en plus angoissée, je refais le tour complet du magasin sans l'apercevoir. Soudain, j'ouvre les yeux et je comprends.

Mon père est mort depuis bientôt quinze ans et je viens à nouveau de rêver de lui.

Michèle Peyrat

Vœux de bonheur

J'ai équarri, raboté, râpé, poncé. J'ai enlevé beaucoup de matière. Mon œuvre s'est affinée, ciselée.

« Fais court et sois spirituel ! » était la consigne.

Ma plume a entaillé mon propos, éludé des détails.

Les souvenirs et les vœux se sont déclinés au présent : la conjugaison rallonge les mots.

Les superlatifs, les adverbes ont déserté mes phrases composées d'un sujet, d'un verbe et d'un éventuel complément d'objet direct ou indirect. C'était selon, sans pour autant sacrifier mon humour.

J'ai dû aussi troquer Pierre-Maximilien, trop gourmand en lettres contre Luc, que j'ai estimé plus modeste.

Mais ma recherche de concision a supplanté la bien-séance : en félicitant mon cher Luc, mon ami, dont je suis le témoin de mariage, je contrarie le marié et heurte la jeune épouse.

Un brouhaha dans l'assemblée me rappelle que Luc était son ex.

Tant pis ! Mais pari est tenu. Le point final de mon compliment passe sous la barre imposée des mille signes. Caractères et espaces compris.

Laure Gobron-Houssière

Une raison

Tonton Basile ne voulait pas aller travailler un matin. Il s'apprêta malgré tout et se mit en chemin. Il semblait éreinté et faillit même tomber. Le fils du voisin lui dit :

— Marchez les yeux ouverts mon cher !

Personne ne comprit ce qui se passa, mais il se mit à courir comme un fou derrière cet enfant. Il finit sa course dans un borbier et le petit garçon se cacha derrière une commerçante du quartier.

— Pourquoi couriez-vous après lui ? demanda la commerçante.

Tonton Basile, se mit à rire aux éclats :

— Ce n'est rien, dit-il, essoufflé. Je cherchais juste une raison pour ne pas aller au boulot. Et ce petit génie m'a inspiré.

— Pourquoi ne pas démissionner pendant que vous y êtes ? Vous n'avez pas honte ?

— Désolé ! Trop de réalisme ! Pour m'excuser, donnez-lui ce qu'il veut.

Tonton Basile prit une photo de lui, envoya à son patron, disant qu'il avait été traîné dans la boue pour avoir aidé une dame en détresse. Puis il raccompagna son nouvel ami chez lui.

Mily Wonder

Prostration

La nuit, toujours, parfois une lueur de bougie au loin.

Des pleurs étouffés, des voix consolantes, des sanglots, des cris vite assourdis. Du froid pénétrant, mal repoussé par des couches de guenilles, qui nous transperce et nous engourdit. De l'humidité, qui dégouline des murs, qui pénètre chacun de nos os, qui nous colle au visage comme une pellicule. De la poussière dégoûtante, vite transformée en boue répugnante, qui semble nous absorber lentement.

Des passages écœurants de bêtes innommables et invisibles. Des bruits terrifiants répétés qui engendrent des secousses qui nous font fermer les yeux.

Hier, j'étais à l'école.

Humaine encore...

Bernard Mollet



Le petit chien noir

L'enfant est trop maigre pour son âge et à chaque repas, elle entend : « Mange, mais mange donc ! »

Elle voudrait un chien pour remplacer le frère qu'elle n'aura pas. Ses parents promettent un chien si elle atteint vingt kilos.

Le jour de ses six ans, elle reçoit un petit chien noir, l'affuble des atours de ses poupées et le promène dans un landau. Il refuse ce rôle et lacère ses peluches. Elle ne lui en veut jamais. Il est son unique compagnon de jeux.

L'été, ses parents louent une maison au bord d'une rivière. Un matin, le petit chien noir disparaît. Tout le monde part à sa recherche. L'enfant aperçoit son père, le petit chien, sans vie, dans les bras. Pourtant, il n'est pas blessé.

L'enfant se mue en pelote de désespoir, puis hurle, avant d'endosser sa nouvelle solitude en silence.

Le lendemain, elle reprend ses jeux pour rassurer les adultes.

Les années passent. Elle espère toujours un autre chien pour faire barrage à ses chagrins de demain.

Michèle Peyrat

Facétieux hasard

Albert a beaucoup travaillé aujourd'hui et son dos a souffert de ses mauvaises postures d'artiste pastelliste. Dans sa précipitation pour prendre, chez lui, son anti-douleur, il a laissé la porte de son atelier entrebâillée.

De retour, il constate l'ampleur des dégâts : ses bâtons de pastel sont tombés en s'émiettant sur les feuilles éparpillées au sol. De la térébenthine, échappée d'un bidon renversé, se mêle aux poudres.

Albert ramasse son œuvre de la journée : un coquelicot. Celui qu'il a cueilli ce matin et placé dans un vase afin d'en saisir la beauté éphémère de ses belles craies rouges et orangées. C'était si beau avec cette lumière de l'Est, sa préférée !

Moribonde dans le vase, la fleur revivait sur le papier.

Ne reste qu'une tache floutée au centre de la feuille. Mais dans un coin une autre forme se révèle : un frêle coquelicot dont Albert n'est pas le créateur.

Le dessin sort des pattes et des griffes empâtées d'un chaton turbulent réfugié sous le chevalet.

Laure Gobron-Houssière

Elle et nous

La lutte semble inégale.

Elle, petite et trapue, visage déterminé. Impossible de se méprendre sur ses intentions.

Nous, grandes et élancées, allure nonchalante. Pas provocantes pour deux sous, on se cache un peu, par discrétion.

À la belle saison, c'est facile, mais l'hiver, quand les arbustes sont nus, elle nous repère sans mal.

Elle se met à quatre pattes et, crac, mon aînée décolle du sol. D'une main gantée, la vilaine s'en saisit et s'emploie à l'extraire du buisson.

Ma sœur mène un vain combat d'arrière-garde, s'accroche aux branches tant qu'elle peut, mais finit par capituler, non sans administrer un coup de griffe vengeur et s'entortiller autour du bras tueur.

Tueur ? Que nenni ! La victoire de notre ennemie sera de courte durée. Notre vie souterraine échappe aux humains, les filles de ma sœur sont prêtes à jaillir de terre.

Les ronces ne meurent jamais.

Odette Deffet

Le sac à emmerdes

Je vais changer d'avocate, moi ! L'autre jour, elle me dit :

— Ramène-toi au Tribunal, c'est ta dernière chance.

Je rapplique sur mon 31. Là, elle me fait :

— T'es super bien sapé ! Laisse ton sac sur le banc, avec les vigiles, personne va te le piquer.

Ni une, ni deux, moi j'obéis.

Mais elle avait pas pensé qu'avec le plan Vigipirate, tout ce qui traîne est louche. Du coup, pendant que je m'expliquais devant le juge pour mes brouilles, les flics ont pris le sac, l'ont renflé et ils ont poireauté jusqu'à ma sortie pour me cueillir.

Ils avaient trouvé le stock pour mon commerce du soir ! Je te laisse deviner le manque à gagner : comment je vais faire pour payer mes amendes maintenant ? En plus, je suis convoqué pour les 15 grammes d'herbe que je baladais ! Où ce qu'on va ?

Mon avocate m'a dit :

— C'est le serpent qui se mord la queue.

Les serpents, elle en a de bonnes ! Faudrait voir si y a pas une expression pour les poulets.

Robert Faune

Love in vain

Un chat roux traverse les voies. L'harmonica a goût de métal, et mon souffle des relents tourbés.

Le signal, damier rouge et blanc, pivote...

Chiffonné et rance, je débarquais au premier train, Léa courrait dans mes bras, fraîche et sentant bon. Je la respirais comme une came, m'enivrant d'elle, goûtant ma chance. À dix-sept ans, on trouve parfois la vie jolie... Un bar perdu qui n'existe plus était notre havre. Sur le juke-box, ce blues parle de valise et de train, de feux qui changent de couleur...

Un matin, entre les flaques, je l'ai vainement attendue.

Je me suis mis à l'harmonica pour jouer mon cafard. C'est devenu mon métier. Mon regret est de n'avoir joué pour le King : *Mary in the morning*. Cela faillit, fin 1977, avant qu'il se réfugie, dit-on, dans une île du Pacifique...

Une sonnerie grêle. Le train rouge et crème klaxonne et passe. Le signal pivote dans l'autre sens. Le chat roux s'éloigne.

The train left the station (...)

All my love's in vain.

Léa, mon amour en vain.

Pascal Castillon

Ravaler ses mots

— Qu'est-ce que tu cuisines de bon ?

— Rien de comestible, je...

— Tu n'es pas obligée de te discréditer ainsi. Une mousse si onctueuse, ça ne peut qu'être délicieux.

— Non, mais vraiment...

— Allez, je goûte ! Je suis sûr que tu es prête pour top-chef.

— Non, mais...

— Ah, mais, c'est fini oui, cette manie de s'auto-flageller ?

Je le contemple, figée, alors qu'il saisit une cuillère d'un geste impératif et la plonge, péremptoire, dans l'écume qui bloblote mollement à la surface de ma casserole.

Il souffle et hume en me gratifiant d'un regard expert et victorieux. Une moue d'appréciation tord sa bouche.

Je n'ai plus la force de dire stop, plus l'envie de l'arrêter. Il avale et retient une grimace. Je vois presque les rouages tourner alors qu'il tente de relier son expérience gustative à son narratif culpabilisant sans perdre la face.

— C'est... spécial. Original même. Qu'est-ce que c'est ?

— Ma lessive. Tu devrais, toi aussi, abandonner une manie. Celle de me couper constamment la parole.

Stéphane G. Perahim

À bon entendeur

Un ermite vivait dans la forêt du comte et braconnait ses lièvres sans vergogne. Le seigneur prévenu voulut s'assurer du fait et punir le coupable.

Un jour de vénerie, il confia un gibier au solitaire, lui demandant qu'il fût cuisiné au retour de la chasse.

— Un piège, se dit l'ermite, je suis dévoilé ; il veut me confondre.

Après mûre réflexion, au lieu de larder l'animal, le mariner dans les herbes et l'épicier comme pour son dîner ordinaire, il le plongea entier dans une marmite d'eau avec les viscères et la peau.

Après l'hallali, l'ermite servit l'odieux ragoût qu'aucun seigneur de la battue ne put consommer.

— C'est que je ne suis pas cuisinier, monseigneur, se lamenta le reclus.

— Certes, je constate que tu es meilleur en Évangile qu'en mangeaille.

Depuis ce jour, les deux hommes se font confiance, mais les lièvres évitent la forêt, de peur de croiser autant le comte que l'ermite.

Gabriel Eden

Le temps d'une bise

Timides mais bruyantes, les lèvres de Justin effleurèrent la joue rosie par l'émotion de la demoiselle à l'instant présentée. Elles se détachèrent de quelques centimètres, infime distance, le temps de voyager jusqu'à l'autre versant de ce visage parsemé de rousseurs.

Le garçon admira à la dérobée cette peau nacrée et ce charmant nez en trompette qu'il chatouillerait volontiers du bout de son propre pif, fugace bisou esquimau. Ô bienheureuses secondes, il se figea, hypnotisé par ces yeux turquoises pareils à deux puits à la surface desquels scintillaient des éclats de tendresse, de bonté et les prémises de la passion.

Contraint par l'inertie, Justin poursuivit son envolée. Catastrophé, il loucha sur ce bouton prêt à exploser, volcan inquiétant et purulent qui émergeait de la seconde joue vallonnée d'acné... qu'il embrassa du bout de ses lèvres, désormais écœurées mais obligées : il fallait finir la bise qu'il avait commencée. C'était la moindre des politesses...

Thomas Lop Vip

En cacher un autre

Une fois, Magali connut la déveine : les gendarmes à l'affût l'aperçurent et ne purent s'interdire de la verbaliser :

— Le contrôle technique manque. L'éclairage est défectueux. Le téléphone est allumé sur le siège du passager.

Mille reproches tombaient sur les épaules de Magali, prête à pleurer.

Après le passage dans la camionnette bleue, un mille et unième problème se présenta : la roue était crevée.



Sévère mais galant, le sous-officier porta son concours, remplaça la pièce défectueuse et offrit un ultime conseil :

— Ne roulez pas trop vite pour rattraper le temps perdu !
Moralité : l'habit ne fait ni le moine, ni le gendarme.

Jean-Patrick Beaufreton

C'est la loi !

— Que fais-tu avec cette bestiole ?

Le chef de bureau regarde Gaëlle entrer dans la mairie et rejoindre son bureau d'état-civil.

— Ce n'est pas une bestiole, c'est mon animal de compagnie.

Petite, mais ferme et sûre d'elle, Gaëlle pense avoir marqué le point ; pour se garantir de gagner la partie, elle tambourine :

— Le Conseil municipal a décidé que le personnel pouvait venir accompagné de son animal domestique... moi, j'applique ! D'après nos chers élus, il peut même faciliter les échanges entre collègues.

Interloqué, le chef prend un temps avant de s'exclamer :

— Un chat, un chien, passe encore... mais un paon !

La sentence ne se fait pas attendre, toute prête à gicler :

— Regarde un peu le Code de l'environnement : il qualifie de domestiques outre les chats et les chiens, les chevaux, furets, porcs, dromadaires, souris, paons blancs, faisans, carpes Koï et même les vers à soie.

Abattu, le chef déplore :

— Ils auraient dû exclure les propriétaires de ces bestioles !

Marie-France C.

Apprendre à glander

— Mes chers élèves, nous sommes réunis pour le premier cours de ce module novateur, validé dans votre note finale. Pour commencer, nous dresserons quelques constats de votre vie super-connectée.

» Vous passez la plupart de votre temps devant un écran ou un téléphone, les sollicitations extérieures vous obnubilent et vous souffrez à ne pas y répondre ; enfin, vous êtes à cran sur les réseaux prétendument sociaux... notre programme prévoit donc d'interrompre vos appareils en classe et vous apprendre à vous en passer au moins une demi-heure par jour, vous enseigner la marche en pleine conscience, vous offrir des conseils de sommeil.

» Nous étudierons aussi la méditation, l'art de vous tourner les pouces et vous sentir mieux.

— Mais madame : vous appelez votre cours : *Ne rien faire*, en réalité, on fait plein de choses !

— C'est juste, mais après cette année universitaire, vous pourrez vous présenter aux concours administratifs.

Marie-Claude Langevin

Havre de paix

Votre demeure fut pour moi un îlot de bonheur dans un océan agité. J’y ai trouvé la quiétude au milieu des tourments. Brassens l’a chanté à un Auvergnat ; chez vous, je l’ai vécu.

Quel bonheur de se baigner, puis de se parfumer, après le repas plantureux servi par le frigo. Quelle douceur de se détendre dans le salon éclairé par les flammes de la cheminée. Quelle sérénité de se dorloter, un cigare aux lèvres et le verre d’alcool prisé à la main. Quel confort de dormir entre les draps caressant la peau. Ces plaisirs douillets et quelque peu bourgeois, je les ignorais jusqu’à ce jour ; ils constituèrent un présent inestimable. D’ordinaire, je ronfle dans la rue et me contente des privations de la pauvreté.

Je ne resterai pas indifférent à la chance qui me fut offerte entre vos murs. Aussi, pour vous remercier, je dépose sur votre guéridon ces maigres billets qui compenseront peut-être la porte fracturée que je laisse en sortant.

Huggy

La carte du blagueur

Après la carte du tendre, celle du plaisantin.

Prenez la mappemonde, inventez un état coincé entre deux pays du vieux continent. Équipez-le d’une histoire, une constitution, une devise et un hymne national. Votre créativité prend un air de vérité, vous êtes poète. Passez le relais : des entreprises connues implantent des activités chez vous, des journalistes sportifs commentent des épreuves, l’office de tourisme national invite les visiteurs et les députés européens approuvent son adhésion à la Communauté. Vous vous sentez l’égal de Stevenson et son *Île au trésor*, votre rêve devient légendaire. Ce conte est réalité : Gaspardoo voulait se moquer des Américains, qu’il jugeait piètres élèves en géographie. Son Listenbourg a été relayé à travers le monde entier. Je parie que bientôt des bouquins s’achèteront par les gens “responsables” qui s’enthousiasment d’un rien.

Voilà où va ce monde : amusant chantent les internautes ; *Ridicule* songeront les cinéphiles.

Gabriel Eden

Une histoire mini, mini, mini
Un sentiment, une impression
Un moment de douceur, d’étonnement
Voilà une nouvellette

Possession

Cette nuit-là, il refit ce rêve qui avait bouleversé sa vie quinze ans plus tôt, lorsqu’il s’était converti au christianisme et sa femme l’avait quitté.

Il marchait, seul, sur l’estrade. Soudain, à une vingtaine de mètres, un homme était apparu. Un visage jeune, les joues glabres et la peau diaphane.

— Te voilà enfin, Alexandre.

Ses lèvres ne remuaient pas.

— Je suis venu de très loin, dit la voix grave et douce, je suis venu pour te sauver.

Le visage de l’ange – était-ce un ange ? – était incandescent. Alexandre prit soudain conscience du silence qui les environnait. Il regarda vers la mer. Où étaient passés les oiseaux ?

— Je... Noon... Je ne veux pas mourir, protesta-t-il.

— Personne ne meurt, Alexandre. Tu es inquiet, mais il ne faut pas.

— Je veux retrouver... mon fils.

— N’aie crainte. Il t’attend.

Le visage de l’ange se mit à fondre comme du métal.

— Noon...

Une grande tristesse le clouait sur les draps. Simon...

Ce matin-là, Alexandre ne se réveilla pas.

Alain David

De là-bas à ici

Un matin, l’école explosa dans un nuage de fumée grise et de fragments bétonnés. Plus rien ne retenait Omar, orphelin de quinze ans. Des bricoles dans un sac et des espoirs plein la tête, il sillonna les dunes du Sahara dans des fourgons de passeurs, survécut aux tortures de la Libye, et après les secousses des bateaux gonflables déchirant les eaux de la Méditerranée, il laissa ses empreintes digitales aux portes d’une Europe mi-accueillante mi-blasée. De ses racines, arrachées, de ses plaies, enfouies, Omar cherchait encore des mots pour les évoquer.

Italie ? Espagne ? Angleterre ? Peu importait. Finalement la France fut son refuge : avenir de paperasses, d’attentes et d’inquiétudes mais aussi d’heureuses rencontres et de chances offertes.

Un soir, Omar à la plonge, le sourire de Clarisse, serveuse à la peau d’ivoire, au regard châtaigne et à la chevelure de blé, lui tomba dessus comme une bombe. Un souffle de douceur déflagra ses repères, et son cœur explosa de bonheur.

Thomas Lop Vip

Le tableau

À l'arrivée à Étretat dans la Rolls-Royce de 1953, Marie dort. J'ai réservé une chambre avec vue sur la plage, l'aiguille creuse et les galets. Monet a peint dans la région... Entre autres, *La Falaise d'Aval* : nuages blancs, gris rose et orangés dans le ciel cæruleum... Une repro est dans mon salon.



Nous dînons seuls. Le vin blanc met des étincelles dans les yeux verts de Marie. La mer s'efface dans la pénombre violette où scintille l'écume des rouleaux. Nous parlons peu. Sous la table, un pied déchaussé de Marie remonte le long de ma cuisse. Une sono légère diffuse Chopin. Le Nocturne n°20. La note bleue de George Sand...

Le lendemain, nous nous promenons sur la falaise. C'est comme sur le tableau. Et si un bout tombait maintenant dans la mer ? Avec nous...

Je pousse Marie qui ne s'y attend pas. Pas plus que moi, hier, d'apprendre qu'elle me trompe. Sur le mur de la cellule, je mettrai la reproduction du tableau. Il manquera Chopin. Et Marie.

Pascal Castillon

Du chaud au frais

— Messieurs les agents, on entend des bruits dans l'appartement du dessous ! Nos voisins sont partis pour le week-end.

La brigade de nuit débarque en silence dans la résidence. Une large fenêtre est brisée ; aucun mal à pénétrer dans le logement déserté par ses habitants. Rien ne semble dérangé, les tiroirs sont fermés, les bibelots posés sur les meubles, un vase de fleurs au centre de la table.

Éclairés par leurs lampes torches, les policiers visitent les pièces : séjour, salon, cuisine, tout paraît à sa place.

Quand soudain, ils entendent un murmure venant de la chambre, au fond du couloir.

Les oreillers dorment, la couette s'arrondit sur le lit. Un agent la soulève et découvre les deux voleurs blottis bien au chaud.

— Mes lascars, vous êtes faits, prévient le policier stupéfait de sa découverte. Venez avec nous qu'on vous mette au frais !

Claude Irénée

Facteur (mal)chance

Le monsieur présentait bien dans son uniforme de facteur.

Ce préposé d'un âge avancé m'a signalé que ma carte bancaire était utilisée à bizarre escient ; j'ai vérifié qu'elle dormait bien dans mon sac à main. Il m'a alors conseillé de la mettre dans l'enveloppe blanche qu'il tenait et qu'il a scellée sous mes yeux. Puis il a été ferme : je devais conserver l'enveloppe et ne plus me servir de ma carte jusqu'à la fin des recherches officielles.

Quand la police est venue, j'étais étonnée : le facteur avait subtilisé l'enveloppe close et m'en avait laissé une autre avec un vulgaire bout de plastique à l'intérieur.

Je n'étais pas la seule à avoir reçu sa visite. Comme on avait parlé du code que j'utilisais, il s'est servi de mon argent, et même largement !

Si maintenant les vieux se volent entre eux, il ne nous restera plus que les petits jeunes pour leur casser la gueule.

Marie-Claude Langevin



Savoureux

Tendre, exquis même, le pavé de viande fondait sous son palais. Initié à la haute gastronomie et en quête de nouvelles subtilités, Pascal distinguait les effluves de coriandre et le zeste citronné se mêler aux arômes plus discrets. Ils évoquaient la fougue de l'étalon et la stabilité du taureau mais aussi un tempérament raffiné, audacieux, une pincée artistique. Il déglutit... succulent !

La salive à la pointe des incisives, il découpa une autre lamelle de chair juteuse. Les yeux fermés, inspirant profondément et mastiquant tranquillement, tous ses sens en éveil, Pascal huma un fumet de fausse sympathie saupoudré de la saveur, presque inodore, d'une conscience soucieuse du bien du monde. Le piment d'une rancœur, l'épice d'une pitié inavouée, enfin un arrière-goût de haine assaisonnée de souffrance, un soupçon aigre, égayèrent ses papilles.

Ah, mon cher voisin, vous êtes corsé comme votre épouse, fort agréable en bouche, se réjouit Pascal le cannibale, un vrai délice...

Thomas Lop Vip

Le cœur à l'ouvrage

Se relevant les manches, l'équipe de *La Nouve* se plie à l'exercice et vous offre quelques textes de sa composition.

Un regard d'épagneul

Un voleur de pain a souvent faim ; un voleur de lunettes a sans doute des problèmes d'yeux.

Paulo contemplait les modèles solaires, surtout les plus chers, tout en reluquant la jeune vendeuse, qu'il déshabillait du regard. Plutôt que lui en jeter plein la vue ou lui rouler des œillades, Paulo a profité d'un instant où elle détournait les yeux pour glisser la monture sous sa veste, pas vu, pas pris, et se soustraire à la vue de tous en direction de la station de bus, sans se faire voir.

Là, un vigile aux yeux d'aigle lui a jeté un œil noir ;

— Suivez-moi, lui dit-il les yeux dans les yeux. Vous allez voir ce que vous allez voir.

En fait, Paulo s'est vu inculpé de vol à l'étalage, et cette blague-là, il ne l'avait pas vue venir ; il avait manqué de clairvoyance !

Addition salée

— Le montant est simple à calculer, monsieur : vous avez commandé le menu avec l'entrée, le plat et le dessert, une boisson et un café pour un prix forfaitaire.

— Mais bordel, c'est affiché 17 euros et vous m'en lourdez 72 !

— Ce sont les suppléments...

— Faites chier, j'ai rien pris en plus !

— Pardon, monsieur, vous n'avez pas regardé l'affiche à l'entrée de l'établissement.

Le client furibard se lève et s'approche de la porte, les yeux fixés sur le papier collé contre la vitre :

Vous ne dites pas « bonjour », 5 euros

Vous négligez le « s'il vous plaît » 6 euros

Vous oubliez de remercier, 5 euros

Chaque désobligeance envers le personnel, 8 euros

Chaque incivilité envers un client, 12 euros

Tout penaud, le malotru revient vers sa table et son assiette, les yeux baissés :

— Pardon, bafouille-t-il, je n'avais pas lu.

— Alors dans ces conditions, c'est 17 euros.

Il s'était arrêté avant la dernière ligne : « La politesse est un dû ; les excuses effacent les suppléments » !

Angoisse

— Allô, les pompiers ?

La voix semble affolée. Au milieu de la nuit, c'est assez courant. Le standardiste ne s'étonne pas.

— Venez vite, ils vont nous attraper !

— Présentez-vous, madame. Où êtes-vous, que vous arrive-t-il ?

La femme cherche ses mots. En phrases hachées, elle explique être en pleine forêt, dans une voiture, avec mari et poupons qui dorment à l'arrière.

— Que vous arrive-t-il ? répète l'homme de faction.

Elle parle sans articuler, prête à hurler en entamant une nouvelle parole.

— Nous sommes garés. Au bord de la route. Ils nous ont repérés. Ils viennent. Ils approchent...

— De qui parlez-vous, madame ?

Le ton change, la femme passe de l'affolement au reproche de ne pas comprendre ses demi-mots, elle braille une évidence :

— Mais les démons et les cadavres qui nous poursuivent !

Une équipe de pompiers part au secours des étranges conducteurs ; ils découvrent deux nourrissons endormis et deux adultes en plein délire.

Le toutou à...

M. et Mme Isna n'ont pu avoir d'enfant, ils ont adopté un chien. Qui vivra dans leur maison quand ils fermeront les yeux ? Vaste question existentielle. Le couple a donc établi un acte officiel où ils désignent leur compagnon à quatre pattes comme unique légataire et successeur dans le logis : une niche qui a du chien. Toutou n'a pas fait le cabot, il a posé sa papatte sur le parchemin timbré. Et le tour fut joué.



Mais dans ce pays-là, on ne plaisante pas avec la morale : le chien est animal maudit. Nommer son clébard héritier est plus honteux que le vouer aux enfers. Alors la police, d'une humeur de chien, a envoyé le notaire en prison, dépossédé les propriétaires et traité Toutou comme un chien !

Cas de conscience

Se mettre dans la peau d'un autre personnage est amusant, les escape-games offrent ce charme.

Linda m'a invité à participer à une de ces parties. Elle m'annonce le jeu : un de ses amis hospitalisé a oublié un objet très précieux pour lui dans son bureau. Afin de le retrouver, il faut s'introduire dans son entreprise sous haute sécurité. Samedi soir, un pot d'adieu est partagé entre collègues... on va se glisser dans le groupe et, grâce à une kyrielle d'indices, pénétrer dans la pièce et récupérer le bien.

Je fais confiance à Linda et l'accompagne jouer en respectant la morale.

Mais voilà ! Une fois dans la partie, elle change d'aspect : les idées s'introduisent, les corps se partagent, les esprits se pénètrent, les positions se multiplient par trente-six. Linda me laisse choisir : chercher l'objet convoité, la sortie de secours ou notre plaisir ? Difficile dilemme, sans indice précis.



Quand tout déraile

Il est minuit environ. Aucun taxi, pas d'auto-stop pour me ramener chez moi. Que faire ?

Je vais pas tirer une bagnole ou un scooter. Mon casier est déjà chargé ! Je me contenterai d'un vélo, ou plutôt d'une roue par ci, un cadre par là. Plus du vol, mais du bricolage. Pas un problème pour moi qui trafique à tout-va.

Un voisin du garage où j'opère est insomniaque, il m'entend au boulot sans outils. Vous croyez deviner la suite, attendez voir.

Le somnambule prévient les flics, qui se ramènent pour m'interpeler.

Flagrant délit, oh merde ! je préfère prendre la fuite.

Monté sur le vélo assemblé en toute hâte, je pédale comme un forcené.

La chance n'est pas de mon côté : la roue arrière reste attachée par la solide chaîne. Me voilà les quatre fers en l'air et les menottes aux poignets.

À ce train-là

La jeune journaliste veut prouver qu'elle est capable de mener une interview en direct. Armée d'une caméra et d'un micro, elle file à la gare en quête d'un voyageur gêné par la grève du jour.

Maryse est heureuse de prendre la parole, elle n'a pas sa langue dans la poche pour exposer son calvaire quotidien et pleurnicher sur les horaires fluctuants.

Quand elle parle des locomotives en panne, un convoi entre en gare.

Pendant qu'elle explique les retards fréquents à l'arrivée, les voyageurs montent en voiture.

Au moment où elle aborde les contrôleurs mal lunés, les portes se ferment.

Quand elle termine ses regrets sur les sièges défoncés, le train s'est déjà élancé.

— Oh, merde, s'exclame Maryse en direct devant la caméra, c'était le seul de la journée.

La jeune journaliste est désormais considérée comme une excellente reporter... qui sait reporter les voyages !

S'envoyer en l'air

Miku se lamente de sa vieillesse, seule dans son île nipponne. En cliquant sur les réseaux, elle rencontre le lointain Max, du même âge ; il se déclare preux voyageur moscovite dans les astres.

Comment s'apprécier quand il est là-haut et elle en bas ? Max jure qu'ils se verront dès son retour.

Max avoue l'oubli d'une facture avant de partir dans les étoiles, Miku règle la dette : n'est-ce pas une marque d'amitié internationale ?

Max perd aux jeux, les parties de bridge interstellaire dans la capsule spatiale ne tournent pas en sa faveur, Miku pourvoit : son amoureux n'est qu'un enfant, un tantinet poète.

Max espère une fusée qui le mènera de son pays glacial au Soleil levant ; Miku lui offre.

Mais quand Max réclame des milliers de yens pour revenir sur la planète bleue, Miku a un doute : le retour n'est pas prévu ? Elle consulte les savants de sa contrée, avec la crainte d'une duperie !

L'escroc faisait miroiter la lune, mais sa victime est retombée les pieds sur terre.

